

Le nécessaire recueillement

VICTOR-LÉVY BEAULIEU, *Monsieur Parizeau. La plus Haute Autorité*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2015, 140 pages

Robert Laplante

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, R. (2016). Review of [Le nécessaire recueillement / VICTOR-LÉVY BEAULIEU, *Monsieur Parizeau. La plus Haute Autorité*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2015, 140 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 21–24.



LE NÉCESSAIRE RECUEILLEMENT

Robert Laplante

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

MONSIEUR PARIZEAU. LA PLUS HAUTE AUTORITÉ

Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2015, 140 pages

Plus fort encore sans doute que celui qu'elle frappe, la mort saisit toujours les vivants et les force à défaire des nœuds de mémoire. Les uns y rechignent, certains s'y complaisent, d'autres s'affairent du mieux qu'ils peuvent à démêler les brins, à chercher la trame de ce qui fut et à faire épiscure de ce qui mérite de servir à reprendre le fil des jours. Victor-Lévy Beaulieu, pour sa part, cherche le point de jonction entre l'Histoire qui s'est révélée avec la mort de Jacques Parizeau et ce que lui a laissé le passage dans sa vie de l'Homme de la plus Haute Autorité. Ce «recueillement» qu'il a livré est un exercice qui n'a pas beaucoup d'équivalents dans notre littérature.

Il s'agit ici, certes, d'une plongée dans le travail du deuil, mais ce qu'il y a de richesse dans cet ouvrage renvoie à quelque chose de plus grand que le chagrin personnel. Les billets parus à l'occasion du décès de l'ancien premier ministre et réunis dans cet ouvrage touchent à une dimension particulière du travail de l'écrivain, celle qui s'ouvre dans les lendemains de la parution d'une grande œuvre au moment même où l'Histoire heurte brutalement les fondements de ce qui a été rêvé comme son inscription dans un grand récit national fondateur.

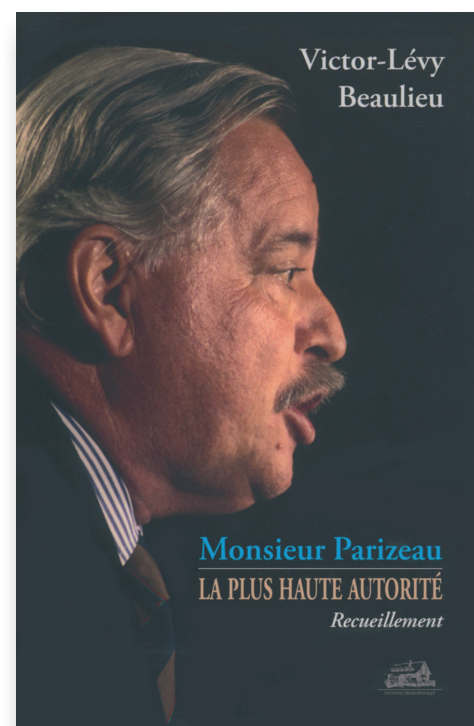
Victor-Lévy Beaulieu a de la peine dans le souvenir de ce qui aurait pu être. De l'homme qu'aurait mérité de devenir Jacques Parizeau. Du symbole qu'il aurait dû être dans l'éclosion d'un narratif enfin libéré et libérateur. Il a de la peine dans l'épuisement de ce que «les mots qui sont venus» lui ont fait voir de Nietzsche, de lui-même, de son art et de son parcours dans le «pays-pas-encore-pays». Il est ébranlé dans son corps par cette mort qui rôde dans la ménagerie qui occupe une si grande place dans la vision qu'il se fait de la vie et dans les codes que lui révèlent les animaux de ce que l'on peut saisir des humains et, dans ce cas particulier, de la mort de Jacques Parizeau dans cet espace du quotidien où l'Histoire vient fracasser les miroirs.

Les lecteurs familiers de son œuvre ne seront pas déroutés, bien au contraire. La lecture les rapprochera encore un peu plus de l'homme et de sa rustre pudeur, nourrira sans doute des intuitions sur la genèse de l'œuvre et de son processus créatif. Les autres, ceux-là que le départ de la

plus Haute Autorité aura amenés dans ses livres et dans ce recueillement subiront sans doute un choc. La méditation de Victor-Lévy Beaulieu est on ne peut plus incarnée, à des années-lumière des abstractions auxquelles les stéréotypes associent généralement l'exercice. À travers le récit des circonstances dans lesquelles il a appris la nouvelle, des réactions qui furent les siennes dans la tristesse qui s'empara alors de lui, le lecteur est immédiatement happé dans l'univers du familier, certes, mais surtout dans ce que devient le trivial quand le quotidien bascule sous le choc de la disparition. La léthargie qui le gagne, les contraintes que lui impose le soin des bêtes et surtout, les inquiétudes que lui cause sa jument malade, tout cela construit une atmosphère étrange dans laquelle les réminiscences, le travail de la mémoire et les inquiétudes devant le vide et l'absence lui fournissent le matériau d'un travail de mémoire qui allie respect pour l'homme et mesure des limites que l'Histoire a dressées devant sa volonté.

Refaisant à grands pas le chemin de sa vie pour trouver le sens de ce qui, de sa rencontre avec Jacques Parizeau a pu, comme dans une fulgurance, lui laisser voir une brèche dans le mur d'impuissance où le Québec s'abîme, Victor-Lévy Beaulieu passe de l'histoire politique à celle du déracinement familial, cherche les parallèles, multiplie les analogies, s'acharne à tenter de démêler l'écheveau des causes de notre aboulie collective. Du personnel au collectif, de la biographie à l'Histoire, le récit tourne et retourne les déboires et déceptions, remue les peines, revoie quelques embellies. Le recueillement reste hanté par le constat terrible qu'il avait formulé il y a quelques années et qui résonne gravement entre les lignes consacrées à la plus Haute Autorité:

Si l'inconscient collectif québécois n'a guère changé depuis 1976, si notre peuple ne cesse de s'interroger sur son identité, sur sa précarité, voire sur sa fin, c'est que nous vivons toujours le cauchemar de la défaite. Dans une autre société que la nôtre, Jacques Parizeau n'aurait sans doute pas démissionné de sa fonction de premier ministre au lendemain du référendum de 1995. Dans une autre société que la nôtre, le premier ministre aurait sans doute eu recours à tous les moyens pour dénoncer les malversations antidémocratiques du gouvernement fédéral. À la limite, il aurait pu appeler un deuxième référendum. Dommage pour nous qu'il ne l'ait pas fait, puisque, collectivement, nous en eûmes les jambes coupées et avons accepté passivement que ce référendum que nous avons dans les faits gagné devienne



une amère défaite. C'est ce que j'appelle le syndrome Louis-Joseph Papineau qui, depuis les rébellions de 1837-1838, conditionne notre inconscient collectif. Plus que la défaite, la victoire nous fait peur. («La révolution intranquille», *L'Action nationale*, novembre 2012)

Livrée en présence de Jacques Parizeau à l'occasion d'un souper annuel de *L'Action nationale*, l'affirmation l'avait frappé comme la foudre. Entre les deux hommes, l'amitié a tenu, mais le coup avait porté. Jacques Parizeau n'avait pu poursuivre la soirée, sachant trop bien ce que cela avait pu dresser comme obstacle non seulement sur son propre parcours, mais pour la suite des choses. Il avait néanmoins quitté les lieux en disant: «Vous savez, l'avenir dure longtemps!»

Fidèle à sa manière et tout droit dans le prolongement de son œuvre, Beaulieu se recueille en cherchant le sens à donner à la généalogie, la sienne, celle de l'idée de pays, celle de Jacques Parizeau. L'homme des livres cherchera des clés dans le journal du père, Gérard Parizeau – faisant du coup découvrir une œuvre qui mériterait d'être revisitée –, dans ceux d'Alice la première épouse, dans les circonstances et les matériaux de recherche de ses téléromans alors en production. Ce sera pour lui l'occasion de refaire des procès, celui de la peur viscérale des vaincus, celui de l'étapisme mortifère, celui des notables de province obtus et rabougris, tous procès qu'il a maintes fois instruits, mais qui s'imposent à lui alors que sa douleur se fait lancinante.

Au fil des anecdotes, l'homme et son «moi haïssable» passent parfois devant l'auteur. Et c'est alors la colère qui pointe devant l'hypocrisie des politiciens de province qui vont mentir à pleine bouche dans les hommages au défunt. Et c'est l'orgueil qui pousse au refus d'assister aux funérailles, quitte à regretter de ne pouvoir serrer dans

VOIR PARIZEAU

suite à la page 24



PARIZEAU

suite de la page 21

ses bras Lizette Lapointe. Sa grande amie, sa «jumelle cosmique». Mais l'auteur reprend le dessus. Revenant sur les pages où son récit s'est déployé en combinant divers registres – l'émotion, le discursif, l'anecdotique, la critique historique – Beaulieu se défendra moins qu'il ne donnera sa version de ce qui arrive quand le tourbillon méditatif s'empare de l'esprit endeillé :

Vous pourriez à bon droit dire de tout ce qui précède qu'il s'agit d'une digression par rapport au décès de la plus Haute Autorité. Mais ainsi vont les choses quand on se recueille vraiment : elles vous ramènent à vos souvenirs lointains, et les souvenirs lointains vous font regretter le fait que vous n'êtes pas allé aux funérailles de la plus Haute Autorité.

[...] Le plus considérable des hommes politiques de notre temps méritait mieux que cette hypocrisie honteuse ! Se recueillir plutôt, se recueillir simplement – cette marque sacrée qui, venant du plus profond de soi, vous fait redécouvrir ce que vous êtes devenu et ce que vous serez toujours, un patriote, comme le fut si admirablement la plus Haute Autorité.

Le récit des dernières rencontres aux Trois-Pistoles laisse entrevoir un Jacques Parizeau bien différent de l'image que la politique

aura imposée de lui. Beaulieu y donne un aperçu de l'amitié et de la fraternité entre lui et le couple Parizeau/Lapointe qui méritait d'être relaté, tant il évoque une douceur des jours dont le souvenir sera toujours plus fort que la mort.

Il y a quelque chose d'apaisant dans le récit final où Beaulieu trouve sérénité auprès de sa petite jument qui a recouvré la santé et dans la guérison de laquelle il voit son recueillement pour ainsi dire porté à ses grosseurs, pour le paraphraser. Regardant ses bêtes au pacage, désormais délivré du chagrin et de l'anxiété de toutes ces morts qui ont rôdé dans sa vie, le voilà plus proche du gai savoir de l'existence : « Rien d'autre que la simplicité de la vie et cette complicité qui en est la marque parfaite. Après mon recueillement, comment pourrais-je ne pas m'en réjouir comme un enfant au Pays de tous les Émerveillements ? »

L'homme et l'auteur semblent ici réconciliés. Victor-Lévy Beaulieu a repris « haut bord et destin de poursuivre » (Miron). Le souvenir de Jacques Parizeau s'est accompli dans le travail de mémoire.

Beaulieu s'est tenu à hauteur d'homme pour témoigner du passage d'un géant. ♦



LÉVESQUE

suite de la page 20

blement complaisantes que l'on voit si souvent (celle de Max Gallo consacrée à Charles de Gaulle par exemple). Néanmoins, le tableau est grossièrement partial et surtout tellement anecdotique qu'il ne peut être minimalement satisfaisant. On n'apprend pas grand-chose non plus. Par exemple, en fermant le livre on ne sait toujours pas ce qui a fait que, du point de vue de l'auteur, le journaliste vedette de Radio-Canada ait pu devenir si aisément un ténor du gouvernement Lesage, ni comment par la suite le brouillon ministre ait pu acquérir la mainmise sur l'ensemble des forces souverainistes. On n'en apprend pas davantage sur Lévesque en tant que chef de parti qui parvient à prendre le pouvoir ou comme chef de gouvernement préparant un référendum. On n'a droit somme toute qu'à une série de récits disparates, peu documentés, mal ficelés, où transparaît constamment l'animosité de l'auteur.

Reste la critique de l'indépendantisme. Cette fois, le résultat est plus réussi, car l'auteur nous livre ce qu'il prétend faire. Il exprime sans fard le point de vue général d'un fédéraliste conservateur et pessimiste, qui a vécu la polarisation des années 1960 et 1970, et qui en a conservé intacte la véhémence des affrontements idéologiques du temps. Tout y est : l'indépendantisme repose sur des chimères et des motivations peu légitimes (le carburant de cette idéologie, le ressentiment anti-anglophone, est hautement irration-

nel et méprisable) ; la lutte pour l'indépendance aura des allures de guerres civiles ; la promotion de la cause est pratiquement toujours fallacieuse, malhonnête ; les conséquences de l'accession à la souveraineté seront assurément catastrophiques (tiers-mondisation, totalitarisme). Les tenants de l'éthique de la conversation publique seraient probablement catastrophés de parcourir le livre de Duval, car notre auteur se campe dans une dichotomie « Nous fédéralistes / Eux souverainistes » sans la moindre nuance où, bien entendu, la vertu et la raison ne logent que d'un côté. Je ne suis pas convaincu que les grands porte-parole actuels du fédéralisme (les Trudeau, Coderre, Couillard, Fournier, etc.) se reconnaîtraient dans une telle détestation des séparatistes québécois. Mais au moins, redisons-le, l'auteur, sur ce point, n'avait pas vraiment d'autres prétentions que de passer le souverainisme à la déchiqueteuse.

Que faire alors d'un tel livre ? J'y vois pour ma part, par-delà ce piteux ratage, un témoignage significatif. Il donne une bonne idée de l'intensité affective qui devait habiter bon nombre de militants québécois des années 1960 et 1970. Il témoigne aussi du fait que les conflits politiques et idéologiques se vivent en général subjectivement et affectivement ; que la polarisation induit chez beaucoup la détestation de l'autre camp ; et que les représentations dépréciatrices du camp adverse se fixent souvent sur la personnalité de ses leaders. Par contre, si vous voulez apprendre quelque chose sur Lévesque et sa place dans l'histoire contemporaine, ce livre ne sera pas d'un grand secours. ♦